

maines des autorités américaines à Washington, et qu'aux États-Unis, où l'on n'a pas coutume de se donner des coups de botte, on considère cette petite manœuvre comme un tour de passe-passe des mieux réussis. Maintenant, M. Carranza et son ami M. du Bosc quitteront-ils le Canada pour retourner en Espagne, soulagés d'une certaine somme versée entre les mains du détective Kellert et de ses avocats ? c'est une question que les tribunaux seuls sont appelés à décider.

*
* * *

De l'alliance anglo-américaine, il y a encore, pour le moment, moins à dire. Que les États-Unis, qui se sont dégagés de la tutelle anglaise sur une question de thé, donnent maintenant un fraternel *shake-hand* à leur ancienne mère patrie, parce que l'on découvre, au bout d'un siècle, qu'on parle à peu près la même langue, cela ne paraît pas simple comme bonjour. C'est pourtant le rêve de M. Chamberlain, et les événements pourraient bien lui donner raison.

Quant à M. Chauncey Depew, le grand orateur américain, qui est en même temps engagé dans des opérations de chemin de fer qui rapportent plus que l'éloquence, ce projet, discuté pendant qu'il voyageait en Europe, lui a fourni l'occasion de faire la connaissance d'un nombre infini de reporters français et anglais. Il commence par dire que les sympathies des Américains sont en France, les circonscrit ensuite à Paris, la rue de la Paix lui paraissant représenter suffisamment la France aux yeux de ses compatriotes, et, réduisant ensuite de même les États-Unis à leur plus simple expression, finit par dire que les idées pro-françaises qu'il exprime sont surtout les siennes propres, et qu'il a une profonde affection pour le pays de ses ancêtres, des Dupuy, venus de France il y a 250 ans. Ce n'est plus guère alors qu'une question de sentiment personnel, mais que nous apprécions tout de même.